

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LES EXPLOITS DE L'AÉROPOSTALE

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Le Voyage de Marco Polo
Le Tour du monde de Magellan
Une fille en or

PHILIPPE NESSMANN

LES EXPLOITS DE L'AÉROPOSTALE



VOIR DE PRÈS

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la
jeunesse.

Ce roman a déjà fait l'objet d'une
publication sous le titre *À l'assaut
du ciel, la légende de l'Aéropostale.*

© Flammarion, pour le texte et les
illustrations, 2008.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-673-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*À Marceline, petit ange
descendu du ciel.*

PREMIÈRE PARTIE

**COMMENT
HENRI GUILLAUMET
A DISPARU**

CHAPITRE PREMIER

Par radio.

De Santiago du Chili à Mendoza.

Vendredi 13 juin 1930 à 8 h 00.

*Henri Guillaumet vient de décoller
avec courrier. Stop.*

Mauvais temps sur les Andes. Stop.

« Parfois, mais pas souvent, je crois même assez rarement, on peut dire à quel moment précis naît une vocation. Celle de mon frère Henri, je l'ai vue naître sous mes yeux.

Il avait quatorze ans et, depuis de longs mois, notre petit village ne

ressemblait plus à rien. En temps normal, Bouy compte trois cents habitants et cinquante chevaux, des fermes propres alignées le long des rues, des champs et des bois bien entretenus alentour. Notre ferme se situe au cœur du village, tout près de la vieille église romane. Autour de la grande cour centrale se trouvent le logis, la grange, et surtout la porcherie : nous élevons des cochons.

Or, depuis plusieurs mois, je l'ai dit, Bouy ne ressemblait plus à rien. Presque tous les hommes et la moitié des chevaux avaient quitté le village, réquisitionnés. D'autres hommes les avaient remplacés, des milliers d'inconnus gadouilleux qui reprenaient des forces dans nos

granges et nous parlaient comme si nous étions leurs enfants – leurs propres enfants devaient beaucoup leur manquer. Ils restaient là quatre jours puis repartaient d'où ils étaient venus. Ils revenaient ensuite une ou plusieurs fois, puis on ne les revoyait plus. Ils étaient morts.

Mais je m'aperçois que je n'ai pas dit où se trouve notre village : il faut le savoir pour comprendre ce qui s'y passait alors. Bouy est en Champagne, à quinze kilomètres au nord de Châlons-sur-Marne. À l'époque où mon frère Henri a eu sa vocation, c'est-à-dire pendant la Grande Guerre, la ligne de front entre l'armée française et l'armée allemande passait à quelques kilomètres seulement plus au nord.

À quelques kilomètres de nous, donc, enterrés dans des tranchées boueuses, nos soldats se battaient contre les Allemands, eux-mêmes enterrés dans des tranchées creusées un peu plus loin.

Là-bas, c'était la guerre, mais pour nous, les gamins du village, ça ressemblait plutôt à des vacances – au moins au début.

D'abord, il n'y avait pas grand monde pour nous surveiller : nos pères étaient partis au combat – "ce sera pas long, nous avaient-ils assurés, on met une tannée aux Prussiens puis on revient" – et nos mères étaient trop occupées pour canaliser notre fougue. En plus, nous, les Guillaumet, nous étions gardés par notre vieille grand-mère : notre

mère est morte quand Henri avait deux ans, en accouchant d'un petit frère qui n'a pas survécu.

Autant dire qu'au début de la guerre, un vent de liberté a soufflé sous nos crânes. Avec Henri, P'tit Maurice et les autres, nous étions plus souvent à la pêche à la truite qu'à l'école.

Et puis le village était un tel chantier, avec ces centaines de poilus venus des tranchées voisines pour s'y reposer ! Pour les distraire, l'armée avait aménagé un "foyer du soldat" près du jardin de M. Villepoux, route de Grandes Loges. Nous avions le droit d'y aller : le chocolat, je me souviens, était à cinq sous la tasse. Mais le plus chouette, c'était le cinématographe. À l'époque, Bouy n'était

même pas raccordé à l'électricité, alors imaginez un cinématographe gratuit et ouvert à tous !

Pour nous, les gamins, ce début de guerre ressemblait donc à des vacances. Puis les mois ont passé et les obus de 155 ont plu sur le mont Cornillet. Des flots d'estropiés aux bandages ensanglantés ont déboulé chez nous. Un hôpital en toile a été dressé près de la route de l'Angle-du-Carry et, dans le champ d'à côté, les croix ont poussé comme des champignons après l'orage. La guerre est alors vraiment devenue la guerre.

Non seulement nos pères tardaient à revenir, mais les plus âgés d'entre nous partaient les rejoindre. Un jour, René, notre frère aîné, qui s'occu-

paît jusque-là des cochons avec ma grand-mère, gagna ses dix-huit ans et fut appelé au combat. C'est moi qui, à seize ans, devins le nouveau chef de famille. Finie la rigolade, fallait gagner sa croûte et s'occuper des labours et des cochons.

C'est à cette époque que ça s'est passé. Je veux dire la vocation d'Henri. Mais peut-être aurais-je dû commencer par là.

C'était donc en 1916. Un jour, en fin d'après-midi, Henri est revenu tout excité et en sueur. Il avait couru comme un dératé.

– André, qu'il m'a dit, viens voir, viens vite voir !...

– Qu'est-ce qui t'arrive ? T'étais où, d'abord ? J'ai besoin de toi à la ferme !